



VISAGES DE L'ALIÉNATION

THEATRE PERMANENT

JOURNAL

19 OCTOBRE 2013

n° 35



Le pélican, l'amour et la jalousie

1. Sur l'amour et la jalousie, on a beaucoup écrit. On a beaucoup débattu. Et depuis fort longtemps.

Sans aller jusqu'à faire s'animer les voix défuntes, on pourrait imaginer une sorte de dialogue des morts, un genre de banquet des philosophes où nos sept vieux sages échangeraient sur ce même sujet.

On entendrait d'abord Solon : « L'espérance a le pouvoir de nourrir l'amour mais la jalousie – si elle est modérée et surtout infondée – a le pouvoir de l'augmenter. »

Et puis Périandre, suçant un grain de raisin avec irritation, pas d'accord, mais alors pas du tout : « Non, non, non. Quoique compagne inséparable, la jalousie est l'ennemi de l'amour. »

Et il a l'air tellement convaincu et tellement irrité qu'on aurait presque envie de le croire. Au moins pour l'apaiser et lui rendre la vie plus douce, parce que ce n'est quand même pas rien que sucer un grain de raisin avec irritation.

Bias, là-dessus, bon joueur et volontiers partisan de ce moyen terme qui agace tout le monde : « Un amant doit être capable de jalousie mais ne doit pas l'être. »

Long silence entendu. Comme si la proposition méritait d'être méditée.

Sur quoi Pittacus, en faisant circuler une cruche de vin, prendrait la parole, bafouillerait deux ou trois choses inaudibles et puis corrigerait, emmêlant encore plus la pelote : « On ne doit pas être jaloux. Pourquoi ? Parce que soit celle qu'on aime ne peut nous donner de motif pour l'être, soit elle nous en donne et auquel cas on ne doit point l'aimer. »

Logique. On aurait dû y penser plus tôt.

Pourtant, au bout d'un temps long, très long, trop long, qui ressemblerait fort à un silence, Cléobule et Thales, pas vraiment satisfaits par cette logique, trop aristotélienne à leur goût – lui répliqueraient : « Un amour sans jalousie, c'est comme un bain trop tiède : on a dû mal à y entrer et on veut vite en sortir. »

La comparaison surprend. Mais bon, chacun a l'imaginaire qu'il peut. Et sur ce point, au moins, on n'est pas tous égaux.

Là dessus, Anarchirsis, pliant avec un soin maniaque le tissu qui lui servait de serviette, trouvant l'occasion de se faire entendre, persuadé de conclure ce qui ne ressemblerait certainement pas à un débat, faute d'enjeu véritable : « Il faut être jaloux de tout ce qu'on aime parce qu'on ne peut pas aimer sans craindre de perdre ce qu'on aime et qu'on ne peut pas craindre de perdre sans éprouver quelque jalousie. »

Les uns après les autres de se taire. Chacun assuré d'être dans le vrai. On entendrait seulement le bruit des doigts et des bouches, le vin couler dans les tasses et les gorges.

C'est là qu'Esopé – qui assistait au banquet où il n'était pas vraiment invité (et on sait comme il est difficile de prendre la parole quand on n'a pas de place attitrée, même quand on est Esopé et qu'on a inspiré à La Fontaine ses plus belles fables) – trouverait bon d'ouvrir enfin la bouche et – comme il lui est difficile de faire autre chose que de parler de bestioles et d'oiseaux – ajouterait sans doute quelque chose comme : « Le pélican donne la vie à ceux qui lui donneront la mort ; de même, la jalousie est une passion qui fait mourir l'amour qui la fait naître. »

2. On le sait, la jalousie est la passion dominante du théâtre de Molière, dont l'avarice, l'envie, la rivalité, l'ambition ne sont que les formes socialisées ou raffinées. La jalousie, principe premier des scènes de son théâtre, renvoie dos-à-dos ses deux sens, voisins mais cependant distincts : *jalousie* désigne d'abord l'attachement démesuré, excessif, irrationnel –

en bref pas simple – à l'égard d'une chose que l'on possède – et dont on s'estime être le légitime possesseur : sa femme, son honneur, son chien, sa voiture, sa montre, sa gloire, sa maison, son emploi, sa réputation, sa maîtresse, sa, son, sa, son, etc. – vertige de la possession. Mais *alousie* désigne aussi l'envie que l'on éprouve à l'égard d'un objet que d'autres possèdent – et qu'ils possèdent, c'est évident, ça saute aux yeux, on ne voit que ça, de manière absolument totalement scandaleusement illégitime – : leur femme, leur chien, leur voiture, leur maison, leur honneur, leur mari, leur montre, leur ordinateur, leur compte en banque, leurs vacances en Tunisie, leur résidence secondaire, leur vertu, etc. Mais là, c'est de celui qui possède qu'on est, ma foi, jaloux. Et là encore, ce n'est pas simple.

En bref, la jalousie fait souffrir et elle me ferait même souffrir quatre fois : « Parce que je suis jaloux, parce que je me reproche de l'être, parce que je crains que ma jalousie ne blesse l'autre, parce que je me laisse assujettir à une banalité, je souffre d'être exclu, d'être agressif, d'être fou et d'être commun. » (R. Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*).

3. Dans l'un et l'autre cas – je suis jaloux de ce que je possède et redoute de perdre, je suis jaloux de ce que je ne possède pas –, la jalousie est le symptôme du désir d'une possession exclusive. C'est le drame d'Alceste : pour aimer tranquille, il faut aimer dans un désert car la société ne cesse de me renvoyer à la possibilité de la perte ou au drame de l'inassouvissement. Freud, lui-même qui était pourtant considéré par beaucoup comme un homme de la mesure, écrira : « Quand j'aime, je suis très exclusif ». On n'est donc pas très loin de notre Arnolphe faisant répéter à la pauvre Agnès les règles de son asservissement :

*Celle qu'un lien honnête
Fait entrer au lit d'autrui
Doit se mettre dans la tête
Malgré le train d'aujourd'hui
Que l'homme qui la prend,
ne la prend que pour lui.*

4. Si on trace dans *Tartuffe* les lignes des rivalités et des jalousies, on découvre la toile tendue de désirs secrets : Tartuffe soupirant après Elmire et jalouant ses galants de cour ; Dorine enviant le statut de la jeune épouse d'Orgon et regrettant de n'avoir pas accédé à un autre rôle que celui de suivante ; Damis ferrailant contre un père dont il ne comprend pas la passion exclusive pour un autre ; Valère perdant la tête et tout ce qui s'en suit en voyant lui échapper Mariane.

Si dans *Le Misanthrope*, la jalousie est ce à travers quoi s'exprime un rapport problématique au langage, dans *Tartuffe*, cette structure de jalousie proliférante, récurrente, proprement toquée, n'est intéressante que parce qu'elle est le signe – comme chez Proust ou Visconti – d'un rapport au temps fondé sur le « trop tard ». Pourquoi le jaloux dans *Tartuffe* est-il proprement mélancolique et ne cesse-t-il de souiller le plaisir du présent par des fictions de pertes, de trahisons ou de départ ? Parce qu'il n'interprète pas, parce qu'il n'interprète plus.

L'amour, on le sait « se nourrit d'interprétation silencieuse » : « L'aimé implique, enveloppe, emprisonne un monde, qu'il faut déchiffrer, c'est-à-dire interpréter. [...] Aimer, c'est chercher à expliquer, à développer ces mondes inconnus qui restent enveloppés dans l'aimé. » (G. Deleuze, *Proust et Les Signes*). Le jaloux est donc celui qui s'engouffre dans la contradiction propre à l'amour et qui dans l'interprétation des signes de la différence va chercher la confirmation de la distance plutôt que l'invitation à poursuivre l'entretien.

Dans *Tartuffe*, la jalousie est la manifestation d'une colère à l'égard du retard du temps.

5. Il est assis sur la plage du Lido. Il a le visage blanchi, tuméfié de rouge, l'air hagard de celui qui porte une trop grande douleur, crevant de ne pouvoir vivre. Il n'a pas souhaité qu'on l'aide. Il a voulu venir, seul, ici. Pour le revoir, lui, Tazio. Pour voir celui qui l'attache à la ville. Pour revoir celui à cause de qui il erre sans force, désorienté. Tout son corps dit ce besoin d'être aimé, ce besoin de mourir. Tout dans la parure trop propre, dans le chapeau trop blanc, dans la veste trop droite, dans la cravate trop rouge qui s'accorde à ses lèvres. Tout dit la solitude, la souffrance. Tout dit : « Regarde-moi », tout dit : « Aime-moi », tout dit : « Je vais crever de n'être pas à toi », tout dans son visage muet demande : « Mais comment est-il encore possible de vivre ? » et lui, l'enfant blond, avec son corps tout de désir, luttant dans le sable avec l'autre jeune garçon brun, leurs deux corps enroulés, s'empoignant violemment près de l'appareil photos recouvert d'un voile noir, il s'éloigne, il marche droit vers la mer, l'enfant, avec sa mince silhouette effacée par le soleil, il marche droit, l'enfant, il s'enfonce, dans la mer l'enfant, et lui, assis plus loin, dans son fauteuil, seul comme on ne peut pas l'être, assis dans son trois pièces blanc, bientôt souillé par les gouttes noires de la teinture qui perlent le long de son oreille, puis de son front, et le hoquet dans ses lèvres, et les soubresauts du corps tout entier, et le sursaut, cette violence de l'homme seul, la sueur goutant sur son menton, les lèvres blanchies, et la face toute entière, enfin, livide, avant que le corps ne tombe.

Avant, on l'aura vu, couché dans le canapé, tétant sa cigarette, le visage tenu par une serviette blanche, les petits yeux secs derrière ses lunettes rondes qui lui donnent parfois l'air d'oublier, et sa voix, fatiguée comme le reste du corps : « Je me souviens, nous avons un sablier comme celui-ci dans la maison de mon père. » Il dit cela comme absent à ce qu'il dit, déjà il n'est plus là : « L'orifice par où s'écoule le sable est si étroit qu'il me semble au début que le niveau du globe supérieur ne va jamais changer. » Il n'est plus dans la ville. « Nous ne réalisons la chute du sable que lorsqu'elle touche à sa fin. » Il se tait. Tête à nouveau sa cigarette. Laisse s'échapper un nuage de fumée qui vient masquer l'image : « Et jusqu'alors, il paraît vain d'y réfléchir. C'est au dernier moment, lorsqu'il n'est plus temps que naît en nous l'envie de méditer. »

Barbara Métais-Chastanier







Metteur en scène, acteur, réalisateur, Vincent Macaigne est partout.
Il nous envoie ce texto-manifeste écrit une nuit d'insomnie à Cologne.

Le SMS de Cologne

DE VINCENT MACAIGNE

TEXTE CHOISI PAR ASJA NADJAR

Il manque des poètes et à la production et à l'écriture,
des risque-tout.
Au théâtre, c'est ce qui s'est passé.
Et le théâtre est devenu trop souvent petit et étriqué,
d'un côté les modeux
et les cyniques et de l'autre les sacrifiés;
ils brûlent et sont pillés par les modeux et les cyniques;
les sacrifiés meurent
et les cyniques les pillent en parlant de référence.
Ça s'appelle la dévoration de l'homme par l'homme.
Dans le commerce on ferait des procès pour plagiat, en art
les poètes sont juste dévorés.
C'est l'Idiot de Dostoïevski,
alors il ne reste plus qu'à avoir
l'espoir d'être entendu par quelques personnes quelque part.
Avoir l'espoir dans l'immense écoute du Monde.
Il va falloir apprendre à se salir.
Sinon on laissera trop de place aux gens vraiment sales.
Il y a urgence à créer.
Sinon bientôt il n'y aura plus que ça...
Une sorte de vulgarisation de tout.
Sans réel sacrifice.
Une sorte de longue émission de Thierry Ardisson ou de je
sais pas qui... où les putes, les politiciens et les poètes se
côtoient.
Mais le véritable problème c'est qu'on a besoin de ça, de
Thierry Ardisson pour dire à tous nous avons foi et nous existons.

Bref le Cinéma, le théâtre, la danse, tout ça, ce n'est qu'un
geste.
Quelque chose qu'on fait
pour ne pas complètement mourir sans se débattre.
Parce que faire de l'art, ce n'est que ça.
Et on a besoin de camarades.
Et on a besoin d'amour.
Et on a besoin d'amitié.
Et aussi d'ennemis, de véritables ennemis.
Parce qu'il faut bien avoir de véritables ennemis pour avoir de
véritables amis.
C'est cette chose qui est devenue si rare en art.

Les gestes, trop souvent, ne veulent juste que
ressembler à ce qui marche pour faire partie d'un groupe,
comme on s'habille, pour se faire reconnaître d'un petit
ensemble social.
On attend autre chose, je veux dire, on attend des amoureux
On attend ça, des choses qui nous fassent sentir cons...
Parce qu'elles sont justes et véritables.
Il faut que tu lises *Du luxe et de l'impuissance* de Lagarce.

Et puis surtout faire du Cinéma, faire du théâtre, peu importe
pour ne pas faire semblant de vivre nos vies.
Pour se rappeler que nous sommes capables de grandes
choses. De se fatiguer pour rien.
Juste pour dire nous avons vécu en ce temps.
Et en ce temps nous étions ainsi.

*« Dire aux autres, s'avancer dans la lumière et redire aux
autres, une fois encore, la grâce suspendue de la rencontre,
l'arrêt entre deux êtres, l'instant exact de l'amour, la douceur
infinie de l'apaisement, tenter de dire à voix basse la
pureté parfaite de la Mort à l'œuvre, le refus de la peur, et le
hurlement pourtant, soudain, de la haine, le cri, notre
panique et notre détresse d'enfant, et se cacher la tête entre
les mains, et la lassitude des corps après le désir, la fatigue
après la souffrance et l'épuisement après la terreur. »*
(J. L. Lagarce.)

Que l'époque ne nous glisse pas totalement entre
les doigts.
Faire du Cinéma pour dire par-delà les âges, nous étions
vivants et nous étions naïfs.
Nous avons cru pouvoir être entendus par-delà les âges.
Et aussi, bien sûr, que les acteurs soient des guerriers, des
créateurs.
Et bien sûr que nous avons besoin de nouveaux physiques et
bien sûr, qu'on en finisse
avec la cinégénie.
Bien sûr, nous sommes tous cinégéniques.
Bien sûr, la vie est cinégénique, un point c'est tout.
Qu'elle soit hystérique, glamour ou haïssable.

Tu vois, moi, cette nuit je suis à Cologne en Allemagne et je me dis quelle chance j'ai eu d'avoir grandi en France.

À Paris.

Parce qu'en France, à Paris, il y a de la pub sur les murs pour de grandes pièces d'art, pour de grands films d'art, pour de grands photographes d'art.

Ne perdons pas cela.

Ne nous noyons pas.

Ne soyons pas de pauvres gardiens de phares isolés.

Espérons construire par amour de nouveaux phares.

Et puis si nous échouons tant pis, au moins on aura essayé!

Faire du Cinéma parce qu'il faut bien qu'on se souvienne de nous maintenant, de nos colères, de nos espérances, de nos amours, et de nos amitiés.

Parce que tout ne doit pas couler et s'évaporer.

Parce qu'il faut bien retenir notre temps.

Notre fureur et notre jeunesse.

Ah oui et aussi bien sûr se redire que les acteurs sont archaïques, archaïques

et naïfs, cruels par amour, et justes par générosité...

Casser l'idée d'un film tous les deux ans. En faire trois-quatre dans l'année. En faire trop...

En faire des différents, les uns pour tous et d'autres juste pour cent ou deux cents personnes... Que tous s'ajoutent, se confondent. Dire avec ça que oui c'est possible de se battre.

Que oui un mur, une habitude, un système, une économie ça se casse.

Et que tout ça est même fait pour être cassé...

Que ce que nous faisons c'est pour le plus grand nombre.

Dire qu'on résistera aux coups...

Parce qu'on devra bien résister.

Et même dire qu'on continuera à être joyeux et naïfs.

Et tout ça malgré la gueule en sang, malgré les coups...

Parce que le plus important ça aura été ça... Dire ces trucs qu'on se dit tout bas.

Dire que nous avons été vivants et que nous avons existé.

Il faut se battre pour que le souvenir de notre époque ne soit pas ça, ce truc-là, ce truc-là que nous sentons tous, ce truc-là si triste, ce truc si cynique, ce truc si dépourvu de lyrisme, ce truc sans espoir et rempli de renoncement, ce truc-là...

Alors donnons-nous un peu plus de crédit quitte à nous décevoir

les uns les autres.

Soyons plus que ce truc-là que nous

voyons tous...

Et surtout que le centre soit obligé de se déplacer, et peu importe si c'est moins bien, au moins il y aura eu un mouvement, mais surtout pas un petit mouvement médiocre de petit auteur... Non.

Non.

Non.

Mais ayons espoir car toujours il y aura ici ou là des actes de vie...

Parce qu'il s'agit bien de ça quand on parle de jouer ou de filmer ou de peindre ou peu importe.

Il s'agit bien d'actes de vie éperdue...

ET c'est vrai, il y a eu de grands rêves en France. Il y a eu de si grands rêves.

Alors, peu importe les échecs, de toute façon la beauté ne sera jamais vraiment dans

le résultat mais dans le mouvement, dans l'espoir qu'on puisse se changer les uns les autres.

Et aussi, oui, bien sûr, se dire que tout le monde peut tout comprendre.

Alors, encore une fois, se donner à nous-mêmes et à nos pairs du crédit.

Imaginer que c'est maintenant qu'il y a les choses importantes.

Ne pas demander à l'autre de faire mille et une fois ses preuves.

Ne pas préserver sa carrière.

Se ruer...

Partout pour vivre.

C'est quand même plus rigolo, non?

Se dire toujours que c'est la dernière fois.

Mais surtout rester désinvolte.

En colère aussi bien sûr.

Prêt à mettre des coups, prêt à êtreindre.

C'est plus rigolo comme ça, non?

Ne pas dormir ou dormir pour reprendre des forces.

Faire du Cinéma pour se persuader, se prouver notre amour.

Ou pour se déclarer la guerre.

Parce que c'est plus rigolo comme ça...

Parce qu'il y a en nous ce besoin de fuite et ce besoin de retenir.

Et qu'on en finisse avec les grammaires...

Qu'on se donne du crédit.

Et qu'on donne du crédit au public bien sûr.

Qu'on se batte et qu'on ait espoir en se battant qu'on sera entendu.

Et ça c'est sûr on est toujours entendu, toujours, il faut avoir confiance. On est toujours entendu.

Ne rien faire sans l'espoir que vraiment tous pourront nous comprendre.

C'est ça se donner du crédit.

Ne pas faiblir.

Ne pas croire que les gens bien sont des gens bien,

ne pas croire que les salauds sont des salauds.

Aller sans peur se salir.

Parce qu'il faut bien êtreindre le Monde. Être un lion.

Tendre et cruel.

« Être un prince quand on est un roi.

Être un roi quand on est un prince. »

Ça c'est un conseil de Pauline Lorillard et c'est pas bête.

Et surtout ne rien préserver.

Brûler les acquis.

Piétiner les certitudes.

Prendre des chemins de traverse.

Rester dangereux.

Rester doux.

Rester tendre.
 Rester aimant.
 Être un lion, quoi.
 Et admettre qu'on nous abatte... Juste parce c'est rigolo d'abattre les lions.
 Et surtout se mentir, se mentir, se mentir.
 Surtout se répéter nous sommes des lions, nous sommes des lions, nous sommes des lions, même si c'est faux parce que c'est quand même plus rigolo comme ça, non?

Faire du Cinéma.
 Parce qu'il faudra bien se souvenir de ce qui s'est passé là, maintenant.
 Je ne parle pas du truc social mais d'un truc plus profond.
 De ce qui change. Réellement.
 Parce que c'est vrai tout change putain.
 Parce qu'on s'aime plus pareil et qu'on nous a répété qu'on était des putains d'enfants gâtés.
 Et que c'est faux, qu'on vit dans 25 mètres carrés à Paris et qu'on n'est plus si jeunes.
 Et qu'on ne peut pas acheter.
 Que c'est pas rien, ça. Parce qu'on pète les plombs dans notre studio de merde.
 Et que l'espoir peut s'enfuir.
 Même si c'est vrai qu'on est sûrement mieux loti que plein d'autres...
 Qu'on nous a élevé pour préserver.
 Et que parfois ça donne juste envie de gueuler et de casser quelques trucs juste pour la beauté du geste.
 Pour se dire que tout ça ne restera pas si intact...

Croire que ça n'a pas été rien de se rencontrer les uns les autres.
 En donner la putain de preuve.
 Et croire au miracle, croire au miracle.
 Être poussé par l'espoir du miracle, et de la grâce.
 Même si jamais on l'atteindra.
 C'est toujours plus chouette d'espérer, non?
 Et faire confiance.
 Se rappeler avec force ce truc archaïque: pourquoi on se réunit dans des salles pour regarder au même moment la même chose? Qu'est-ce qu'on cherche?
 Mordre le système.
 Tout demander, et tout vouloir. Décliner quand on nous offre un bout de viande. Mais vouloir la vache en entier.
 Le monde est grand. Être libre.
 Réfléchir à voix haute.
 Ne pas tourner sa langue sept fois avant de parler et regretter après avoir parlé.
 Y croire.
 Y croire.
 Y croire.
 Y croire.
 Décliner les offres institutionnelles pour préférer la guerre.
 Accepter les offres institutionnelles si ce sont des offres de guerre.
 Prendre le risque immense de tomber amoureux.

Aimer le désordre.
 Aimer le chaos.
 Aimer le bruit.
 Aimer la vie.
 Aimer le silence.
 Aimer la lumière.
 Aimer l'obscurité.

Redonner de l'honneur à ce que l'on a perdu en cours de route.
 Excuser les mauvais choix.
 Applaudir les bons.
 Chercher à beaucoup rire.
 Aimer le pointu et aimer le vulgaire.
 Rester curieux.
 Rester amoureux.
 Se battre contre les tristes.
 Ce qui protège leur territoire.
 Se battre pour ne pas mourir complètement aigri!
 Mais devenir sage et rigolo!
 Aimant et furieux.
 Sérieux et bordélique.
 Quel ennui parfois d'écrire un scénario.
 Quelle énergie passée à devoir être rassurant.

Nous avons besoin de démesure.
 D'actes de vie démesurés.
 Nous avons besoin d'amour.
 Nous avons besoin du grand public.
 Nous avons besoin d'être fiers de nous.
 Nous avons besoin de camarades.
 Et encore une fois,
 accepter de se salir.
 La saleté ça se lave, mais la misanthropie pas tant que ça et c'est moche.
 Accepter son angoisse.
 Accepter de se dégoûter.
 Accepter d'être une ordure.
 Accepter d'être cet être faible.
 Mais se battre toujours pour être entendu.

Ne pas se dire que plus tard nous ferons ce que nous voulons vraiment. Le faire tout de suite.
 La jeunesse est fragile.

Disparaître.
 Parce qu'il faut bien être appelé par le monde pour le raconter.
 Disparaître dans le monde, aimer les pires villes, aimer les nouvelles Sodome.
 Préférer les tumultes.

Vouloir toujours se refaire.

PS: Ces petites phrases sont des prières que je m'inflige, pas des conseils. Surtout pas des conseils...

Tu as eu les SMS?

XLVIII. L'énigme
informulée.

Zambinella peut être *Bambinella*, le petit bébé, ou *Gambinella*, la petite jambe, le petit phallus, l'un et l'autre marqués par la lettre de la déviance (Z). Le nom donné sans son article (contrairement à ce qui se passera dans la suite du texte où le discours écrit : *la Zambinella*), promu à son pur état substantif par le cri de la renommée, évite encore les pièges du sexe; bientôt il faudra décider de mentir ou pas, dire *Zambinella* ou *la Zambinella*; il n'y a pour le moment ni leurre, ni question, simplement l'emphase d'un sujet, affirmé avant que l'énigme soit posée ou formulée; à vrai dire, elle ne le sera jamais; car demander quel peut être le sexe de quelqu'un, ou même simplement l'effleurer d'un mystère, ce serait déjà trop tôt répondre : marquer le sexe c'est immédiatement le dévier; jusqu'à son dévoilement l'énigme ne connaît donc que des leurres ou des équivoques. Cependant, cette énigme est déjà en cours; car poser un sujet, thématiser, emphatiser, pointer d'une exclamation le nom de la *Zambinella*, c'est introduire la question du prédicat, l'incertitude du complément; la structure herméneutique est déjà tout entière contenue dans la cellule prédicative de la phrase et de l'anecdote parler d'un sujet (*Zambinella!*), c'est postuler une vérité. Comme la *Zambinella*, tout sujet est une *vedette* il y a confusion du sujet théâtral, du sujet herméneutique et du sujet logique.

(206) *Il entre* * ACT. « Théâtre » : 2 : entrer dans la salle.

(207) *et s'assied au parterre*, * ACT. « Théâtre » : 3 : s'asseoir.

(208) *pressé par deux abbati notablement gros*; * ACT. « Gène » : 1 être pressé, incommode. (Le proairétisme être général ne pas s'en aper

cevoir connotera globalement l'insensibilité de Sarrasine, captivé par la *Zambinella*). ** REF. Italianité (les *abbati*, et non les ecclésiastiques : couleur locale).

(209) *mais il était assez heureusement placé près de la scène*. * La proximité de la scène, et donc de l'objet désiré, sert de départ (fortuit) à une séquence d'émotions fantasmatiques, qui conduira Sarrasine au plaisir solitaire (ACT. « Plaisir » : 1 : proximité de l'objet désirable).

(210) *La toile se leva*. * ACT. « Théâtre » : 4 : lever du rideau.

(211) *Pour la première fois de sa vie, il entendit cette musique* * ACT. « Théâtre » : 5 : entendre l'ouverture. ** Nous saurons bientôt (213, 214, 215) que la musique a sur Sarrasine un effet proprement érotique : elle le plonge dans l'extase, le « lubrifie », dénoue la constriction sexuelle dans laquelle il a vécu jusqu'alors. L'exil sexuel de Sarrasine est défait ici *pour la première fois*. Le premier plaisir (sensuel) est initiatique : il fonde le souvenir, la répétition, le rite : tout s'organise ensuite pour retrouver cette *première fois* (SYM. L'aphanisis : le premier plaisir).

(212) *dont M. Jean-Jacques Rousseau lui avait si éloquemment vanté les délices, pendant une soirée du baron d'Holbach*. * REF. Code historique : le siècle de Louis XV (Rousseau, les Encyclopédistes, les Salons).

(213) *Les sens du jeune sculpteur furent, pour ainsi dire, lubrifiés par les accents de la sublime harmonie de Jomelli. Les langoureuses originalités de ces voix italiennes habilement mariées le plongèrent dans une ravissante extase*. * Bien que la *Zambinella* n'ait pas encore paru, structurellement la passion de Sarrasine est commencée, sa *séduction* inaugurée par une extase préalable; une longue suite d'états corporels va conduire Sarrasine de la capture à l'embrassement (ACT. « Séduction » : 1 : Extase). ** REF. La musique italienne. *** Jusque-là, Sarrasine a été retenu loin du sexe; aussi est-ce ce soir-là *pour la première fois* qu'il connaît le plaisir et quitte son pucelage (SYM. L'initiation).

Taituffe → Questionner le rite et la cérémonie,
c'est redire,
faire c'est refaire, prier c'est tous les jours,
les mêmes mots.

Faire sa mise avant de jouer c'est un rite.

L'ordre dans lequel on fait les choses, les petites habitudes comme on les appelle, la routine finalement, un peu comme les heures des prières qui rythment une journée.

Dans un monastère, chacun a un rôle, mais pas de hasard ... c'est le savoir-faire qui s'empare.

Ici pas de savoir-faire, je ne sais plus faire, je ne sais plus jouer avant de jouer, je ne sais plus faire de spectacles avant d'en faire (encore), je ne sais plus écrire avant de (re) écrire, je ne sais plus dormir avant de me coucher.



Théâtre et Eglise.

Du temps de Stôriè, des bougies, des costumes, une acoustique, une assemblée de spectateurs qui veulent croire,

10h00 - 13h00 : Transmission
14h00 - 18h30 : Répétition
17h30 - 19h45 : Italienne
19h00 - 20h00 : Echauffement // Jolie
20h00 - 22h00 : Représentation.

Organiser la fête du soir, organiser les veilles.

[Le Poucho de la Religion]

Statines ou Vigiles 00h00

Laudes : à 1^{re} aurore

Prime : première heure du jour

Tierce : troisième heure du jour

Sexte : sixième heure du jour

None : neuvième heure du jour

Veppies : le soir

Comphis : avant le coucher.

REFLEXIONS NOCTURNES

(suite à la Tribune)

L'outil → à la fois plus fort que l'homme
ne peut être mis en branle que
par la force de l'homme.

Le journal est l'outil.
Établi le rapport d'égalité à l'outil de même
que le rapport d'égalité à l'ouvrier chrétien de
même que le rapport d'égalité avec spectateurs.

Le contre-pied de la domination.
Nue sentiment premier de domination.
S'apprivoiser pour mieux s'aimer.

Tout le monde peut de fait user d'un
marteau ⇒ Portulac de base d'égalité.
Tout le monde n'utilise pas un marteau pour
les mêmes raisons de la même manière,
ni même le même marteau, ni, ni, ni, ni,
⇒ Détermination personnelle de l'utilisation.

CARNET CALÉE GIRAUD

Rancière: L'art est toujours en même temps
autre chose que de l'art.

Le Point du Jour → lieu où l'expérience
s'éclaire elle-même.
Détermination interne.
Art Autonome?

L'art dit "documentaire" est plus souvent
un art "fictif" que la fiction proprement
dite.

Question de l'adhérence ⇒ rapport entre la
domination et ceux sur
qui elle s'exerce.

Forme de l'expérience commune ⇒
Volume expérimental où on met des
corps, des images, des choses avec l'idée qu
c'est par la découverte de leurs relations
impensées que l'expérience commune peut
s'éclairer.

HIER

Vendredi 18 octobre 2013

Atelier de transmission

2 comédiens (Asja et Pierre)

2 participants (Charlotte et Dimitri)

Le théâtre (en général) est l'objet d'une grande discussion.

Un échauffement du corps et de la voix est proposé puis Dimitri souhaite jouer l'exempt.

Le jeu pour l'instant qui était proposé avec le comédien (Benoit) quant à l'exempt était de recommencer lorsqu'il se trompait (marquant ainsi une fin sans fin). Dimitri découvrant le texte se trompe réellement et peut encore plus naturellement jouer avec ce fameux « je reprends ».

La scène entre Damis et Dorine est explorée : les participants échangent leur rôle et font tour à tour Dorine et Damis.

Répétition

Cette répétition semble vouloir finir *Tartuffe*, ou dit autrement, trouver une fin à *Tartuffe*.

Beaucoup d'essais sont mis en œuvre, comme par exemple un chant et une fin heureuse où l'on voit Valère se précipiter sur Mariane.

Tribune

23 personnes.

Carlos Heusch présente un parcours qui retrace les enjeux d'une philosophie et d'une esthétique du discours amoureux : l'amour est-il le moyen d'accéder à une vérité ? Le lieu même du mensonge ? Ou ce qui permet d'atteindre, par l'intermédiaire d'une forme de jeu, à une vérité persistante, celle de l'art ou celle de la communion ?

Représentation

65 personnes

Ce soir, les dernières répliques de la fin seront dites. L'exempt ne reprend pas sans cesse son monologue, il achève son texte. L'habituel « fin de l'acte » V est annoncé. « Fin du spectacle ».

